

Discours de Serge Labégorre

« Vernissage de l'exposition au Carmel de Libourne 6 juin au 20 septembre 2015 »

Mesdames et Messieurs,

René Char a dit « Avec la mort nous n'avons qu'une ressource c'est de faire de l'art avant elle ».

Je me souviendrai toujours de la force créatrice de ma première expérience de peintre où quelque chose d'ordre poétique est rentré dans ma conscience, le jour où il m'est apparu que dans un geste je pouvais convier toutes les forces de l'univers, où je me suis rendu compte que le monde était un théâtre que devaient habiter mon propre corps, mon propre cœur.

Je ne suis pas venu à la peinture sans aide et aujourd'hui que je fais l'inventaire des rencontres capitales de mon existence, j'évoque avec beaucoup de reconnaissance ceux qui m'ont fait comprendre que vivre ne suffisait pas, que la vie que l'on vit n'est pas forcément la vraie vie, que l'art est un lien entre les hommes, qu'il est un salut, qu'il nous sauve de la dispersion de la déchéance, et du tragique de l'existence, bref que l'homme est aussi fait pour produire de la beauté ; beauté qui n'est autre chose que l'authenticité de sa pente naturelle de réalisation qui chez moi n'exclut pas le rugueux ou la violence.

La relation entre le visible et l'invisible a besoin d'un médiateur et pour moi c'est décidément la peinture.

Parce qu'elle tisse une immédiate complicité avec le regardant j'ai choisi la figuration, le plus vieux langage de l'homme, avant les mots, comme en témoigne la grotte Chauvet, la plus ancienne grotte ornée connue au monde, puisqu'elle date de 35 000 ans avant Jésus Christ.

Vers ma quinzième année la maladie, en me plaçant hors la fourmilière m'a permis de dévorer tous les bouquins que je pouvais trouver sur la peinture – Cézanne a été mon premier peintre de chevet, puis vint Vincent Van Gogh, peintre capital pour moi, un des grands génies de la peinture.

Tout ce qui fait une grande peinture est chez lui, c'est-à-dire un dessin ferme et simple, au graphisme coloré, des harmonies outrées, une matière dense et les traces d'un geste et des coups de pinceaux. Ce sont pour moi les vrais critères de la peinture auxquels j'ajoute une qualité de présence et l'abolition du temps.

C'est à dix-huit ans que j'ai tenté ma propre aventure, et j'ai mis bien du temps à comprendre que la sensibilité n'est pas suffisante. Mais le voyage qu'entreprend l'artiste

n'est pas un chemin facile, il suppose bien des détours, de longues montées obscures ou malaisées avant de conquérir ses propres clartés et de trouver son style qui n'est pas un accessoire surajouté, mais, et c'est là l'important, notre vision même du monde.

Matisse a dit « Pour bien peindre il faut se couper la langue c'est-à-dire trouver la seule communication possible pour un peintre "la peinture" ».

« Peindre assure de mourir jeune » avait coutume de dire une amie galeriste et artiste – elle est morte en pleine jeunesse, à 86 ans.

Elle voulait dire que dans la peinture l'homme parle, c'est-à-dire l'enfant. Notre vraie patrie c'est l'Enfance.

Mais après les siècles de géants qui nous avons connus depuis la Renaissance, dont les plus récents, ceux du XXème siècle, Picasso, Matisse, Giacometti, Bacon, il y a depuis quelques années une tentation du néant, de la profanation, de la provocation. Ce nouvel art pour milliardaires sans culture ni mémoire, reconnu hélas par l'institution depuis peu, n'a plus pour critères que le « fric » et le « fun ».

La peinture a été jusque-là un continuum, cette rupture est une réelle menace et je crains que la vraie peinture ne devienne, si ces tendances mortifères triomphaient à la longue, quasi clandestine et que son public nombreux, qui existe toujours ne devienne honteux.

Ce que Dieu ne veuille.

Serge Labégorre, Libourne le 5 juin 2015